

De l'air!

Quoi de mieux pour se ressourcer qu'un bon bol d'air. On vous en propose plusieurs qui vont vous retaper. Pour commencer, un petit voyage à cheval dans les steppes d'Asie centrale en compagnie de Sylvain Tesson et de Priscilla Telmon. Vous allez chevaucher du Kazakhstan au Kirghizistan, du Tadjikistan à l'Ouzbékistan sur les traces de Gengis Kahn. Rassurez-vous, les guerriers mongols étant partis depuis bien longtemps, vous aurez surtout à craindre les effets du lait de jument fermenté que vous offriront les nomades kirghizes. Vous préférez les Alpes, direction le Val d'Aoste. Paolo Cognetti vous emmène dans les alpages où il a passé une partie de son enfance. C'est à peine moins sauvage qu'en Asie, l'hiver y est rude pour les hommes comme pour les animaux. Vous troquerez la vodka pour la grappa sans perdre au change.

Vous souffrez du mal d'altitude et vous redoutez le froid? Aucun problème. L'île de Castellamare vous attend. Au large de la Sicile, pas très loin de la Tunisie, vous aurez davantage à craindre les chaleurs estivales. Au sud de l'Italie, on privilégie l'apéro avec le limoncello qui met en valeurs les cultures locales. La nourriture sera plus végétale qu'en montagne car l'élevage se limite à quelques chèvres qui survivent difficilement. Mais les pêcheurs vous proposeront le thon et les sardines sans oublier l'aubergine qui adore la chaleur. Évitez quand même l'été si vous aimez la tranquillité car les touristes ont fini par découvrir et apprécier les atouts de l'île.

Sommaire

Carnets de steppes,
Sylvain Tesson et
Priscilla Telmon, p2

Le garçon sauvage,
Paolo Cognetti, p3

Les huit montagnes,
Paolo Cognetti, p3

*Dénoncer les juifs
sous l'occupation,*
Laurent Joly, p5

Les Bourgeois,
Alice Ferney, p6

*La maison au bord
de la nuit,*
Catherine Banner, p7

*La librairie de la
place aux herbes,*
Éric de Kernel, p8

La bibliothèque fonctionne désormais les jeudis de 13 heures 30 à 14 heures sur le palier du premier étage.

Contacts :

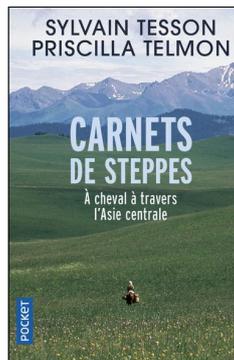
Pierre-Julien Andrieux,
Sylvie Mercier,
Valérie Bougeant,
Axelle Bonzi,
Laurent Bisault,
Éric Ambiaud (SSP)



Carnets de steppes

Sylvain Tesson et Priscilla Telmon, Pocket

Sylvain Tesson aime prendre son temps. Lisez pour vous en convaincre *Dans les forêts de Sibérie*, le récit de ses six mois passés dans une cabane sur les rives du lac Baïkal. Ou reprenez sa retraite de Russie en side-car racontée dans *Berezina* (Surbooké n°6). Il nous rapporte cette fois sa traversée de l'Asie centrale en compagnie de la photographe Priscilla Telmon. Et comme l'éditeur a bien fait les choses, vous profiterez des magnifiques clichés pris au Kazakhstan, au Kirghizistan, au Tadjikistan et en Ouzbékistan. Pourquoi donc se presser pour aller d'Almaty à la mer d'Aral ? Autant profiter des hommes et des paysages. Autant tenter de comprendre ce territoire qui a fasciné Russes, Chinois, Perses et Arabes. Que Marco Polo mit vingt-cinq ans à traverser et que seuls les Mongols dominèrent durablement dans la foulée de Gengis Kahn et de Tamerlan. Comme eux, mais bien plus pacifiquement, Sylvain Tesson et Priscilla Telmon ont choisi de se déplacer à cheval. Au rythme de leur étalon et de leur deux hongres, sur les pistes montagneuses ou désertiques, dans la neige, le froid ou le soleil. Le début du périple se passe dans les montagnes kirghizes où les nomades savent accueillir les cavaliers dans leur yourte histoire de partager le *koumis*. Ce lait de jument fermenté est un point de passage obligé pour tous les voyageurs. De toute façon, on ne refuse pas un cadeau quand on est invité. On ne saurait non plus s'échapper quand il s'agit de boire la vodka offerte au lever.

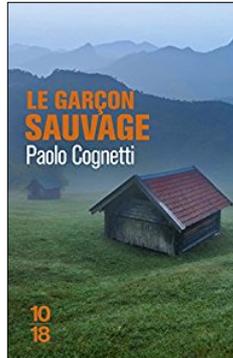


Au Kirghizistan, l'islam est teinté d'apports russes. Comme dans toute la région, puisque les États actuels sont d'anciennes républiques soviétiques. Des républiques dont les frontières ne coïncident pas avec les peuples qui les habitent. Un moyen comme un autre pour Staline de mieux les contrôler. Étape suivante, le Tadjikistan. On y parle une langue persane et non pas turque comme dans les autres pays. On y ressent surtout les premières poussées des Islamistes. En pénétrant dans la vallée de Ferghana, les deux cavaliers abandonnent les montagnes pour des terres vouées depuis longtemps à la culture. Hélas, les jardins ont cédé la place au coton dont la récolte mobilise toute la population le moment venu. L'or blanc y a pris tant d'importance qu'il est difficile d'y trouver la moindre parcelle pour nourrir les chevaux. Partout jusqu'à présent, Sylvain Tesson et Priscilla Telmon avaient été bien accueillis. Ce n'est plus le cas ici. En Ouzbékistan, ils tiennent à contempler les plus belles villes : Samarcande, Boukhara et Khiva. Mais atteindre une ville à cheval n'est pas chose facile. Même en Asie centrale. La suite du voyage les mène jusqu'à la mer d'Aral, symbole de l'échec absolu des Soviétiques dans la culture du coton. L'intensification de la production l'a peu à peu asséchée. Les ports de pêche sont aujourd'hui dévastés et l'activité y est désormais pour beaucoup tournée vers le trafic de drogue à destination de la Russie. Il est temps de se séparer des chevaux qui sont cédés au musée de Noukous. Ils semblent être entre de bonnes mains.

Le garçon sauvage

Paolo Cognetti, 10/18

C'est un petit livre rafraîchissant qui va vous emmener passer du printemps à l'automne dans les montagnes. Haut, très haut, à plus de 2 000 mètres dans le Val d'Aoste. Paolo Cognetti y raconte son séjour, lui qui a fui Milan pour se ressourcer où il a passé son enfance. Peut-être même pour recommencer à écrire. Mais de sa quête d'écriture, Cognetti n'en parle guère. Il raconte davantage sa vie dans les alpages, sa recherche de la nature, son attirance pour les animaux et pour les paysages. Il nous parle de sa *baita*, le chalet dont il prend possession avec son odeur de bois et de résine. Il lit, notamment Rigoni Stern, un autre écrivain montagnard. Mais côté Dolomites. Il coupe du bois quand il lui faut débiter un mélèze abattu par la foudre. Il en profite pour nous expliquer les caractéristiques des différentes essences. Il

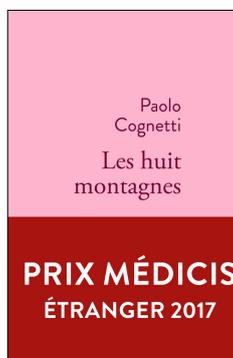


fait la vaisselle dehors sous le regard des marmottes. Paolo Cognetti envisage de cultiver un potager, mais que faire pousser à une telle altitude? Des légumes à feuilles comme les salades ou les épinards. Peut-être des carottes. Cognetti aime cuisiner. Quand il se prépare des tagliatelles vertes, ce n'est pas en achetant son paquet de Barilla. Il ramasse des têtes d'orties, les hache avant de les mélanger à la farine. Cognetti nous raconte surtout ses rencontres car ce sont les hommes qui comptent. Ce sont eux qui ont façonné ces paysages. En juin, il voit arriver les bergers et leurs vaches. Il se délecte de les voir gérer l'herbe avec l'aide de leurs chiens. Déplaçant chaque jour les piquets pour rationner la pâture. Parce que ça mange une pie rouge pour produire du lait qui part chaque soir à la fromagerie. Avec l'arrivée de l'automne, les stalactites apparaissent à la fontaine. Il est temps de préparer la *baita* pour l'hiver et de partir.

Les huit montagnes

Paolo Cognetti, Stock

Quatre ans plus tard, Paolo Cognetti remet ça. Mais dans une forme plus élaborée, un roman et non plus des carnets de montagne. Un roman qui vient d'obtenir le prix Médicis étranger. Un roman magnifique qui nous raconte l'amitié de Pietro et de Bruno, les rapports entre un fils et son père. Et qui nous offre le portrait d'une mère comme on vous en souhaite tous. Les deux enfants se rencontrent dans le petit village de Grana dans le Val d'Aoste. Pietro vient de Milan et arrive



avec ses parents pour profiter de la montagne l'été. Sa famille n'a d'autres attaches lombardes que celle du travail car ils viennent de Vénétie et se sont initiés à l'altitude dans les Dolomites. On découvrira en cours de lecture les raisons de leur départ. La mère de Pietro est assistante sociale. Son père chimiste étouffe dans son logement milanais au point de hurler l'été quand le bruit l'envahit. L'installation estivale à Grana permet au père de renouer avec sa passion : gravir le plus vite possible les sommets. Il n'a d'ailleurs de cesse de vouloir y emmener son fils. D'abord dans les alpages vers 2 000 mètres

puis à 3 000 et même 4 000 mètres d'altitude. Pas forcément une bonne idée car Pietro est pris de nausée quand il suit son père dans ses courses. La montagne qu'apprécie Pietro, c'est celle que lui fait découvrir Bruno. Dans le village d'abord mais aussi au bord de la rivière et dans la forêt. Le petit berger a toute latitude pour initier son ami car sa mère qui ne parle quasiment pas ne s'occupe pas de lui. Et son père, maçon, ne vit pas sur place. Son destin est déjà tracé : il sera éleveur comme son oncle qui l'élève en l'absence de son père ou alors maçon. Il a d'ailleurs arrêté l'école à onze ans. Il la reprend pourtant sous l'influence de la mère de Pietro qui le prend sous sa coupe. Bruno obtient ainsi le brevet. Quand il est question de l'emmener à Milan pour qu'il étudie dans un lycée professionnel, les choses se gâtent. L'oncle n'y voit aucun inconvénient puisque les parents de Pietro s'engagent à tout payer. Mais le père de Bruno refait son apparition et affirme son refus à coups de poing. Fin du premier épisode. On retrouve Pietro désormais âgé de trente et un ans. Son père vient de mourir d'une crise cardiaque pour avoir vécu trop rapidement dans sa vie professionnelle comme il le faisait en montagne. Pietro revient à

Grana pour prendre possession de la bâtisse que lui a légué son père. Il y retrouve Bruno. La nouvelle maison de Pietro n'est qu'une ruine dans les alpages, parfaitement inhabitable. Mais elle est le lien qui le relie à son père. Bruno propose de la restaurer pendant l'été. Quasi gratuitement car Pietro n'a pas de revenus réguliers. Il vivote de ses voyages comme cinéaste dans l'Himalaya. Le chantier consolide l'amitié des deux hommes. Bruno dort sur place et Pietro assure le transport des matériaux depuis Grana à l'aide d'une mule. La réussite de l'opération convainc Bruno de sa capacité à construire son exploitation non loin de la maison de Pietro. Il s'y installe avec son cheptel de vaches au prix d'un gros emprunt. Le pari est audacieux, mais c'est là et ainsi qu'il souhaite vivre. La mère de Pietro n'a pas quitté la région après la mort de son mari. Elle constitue le pôle de stabilité entre tous les personnages qui en ont bien besoin. Pour son fils, pour Bruno et sa compagne. Elle se mue aussi en adorable-grand-mère capable de monter à l'alpage pour s'occuper de la fille de Bruno. On ne saurait trop vous conseiller de la découvrir par vous-même. Vous ne serez pas déçus.

Dénoncer des juifs sous l'occupation

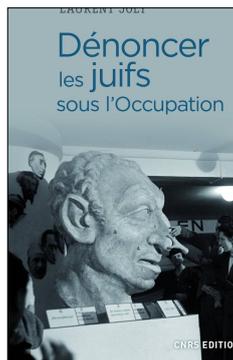
Laurent Joly, CNRS Éditions

– Tu sais combien de lettres de dénonciation de juifs arrivent à la police ? Dis un chiffre.

– Je sais pas moi...300 ?

– 1500 ! 1500 lettres par jour. « *Mon patron est juif* », « *Mon voisin est juif* »...

Ce dialogue entre Marion Steiner interprétée par Catherine Deneuve et son mari dans le dernier métro reflète les idées reçues des années 80 sur la France délatrice de l'occupation. Laurent Joly, directeur de recherche au CNRS rétablit une vision plus juste du volume des dénonciations. L'auteur rappelle le contexte particulier de 1942. Les grandes rafles de cette année visant les juifs étrangers ayant choqué l'opinion, l'occupant change de stratégie. Il mène une politique de traque reposant sur la dénonciation qui s'affranchit de toutes les règles. À partir de 1944, la perspective de la défaite, radicalise encore davantage les services nazis qui vont jusqu'à proposer 100 puis 5 000 francs de récompense pour encourager la délation. Dans le département de la Seine qui comptait à lui seul la moitié des juifs recensés, les lettres de délation arrivent le plus souvent au Commissariat général aux questions juives (CGQJ) dont les responsables sont des partisans de la collaboration. Sa section policière enquête et se charge elle-même des arrestations. La préfecture de police de Paris a également joué un rôle de premier plan. Sous la pression de l'occupant, elle a chargé un de ses services d'arrê-



ter les juifs dénoncés à la Gestapo. Toutes les semaines la Gestapo lui transmet une liste avec environ une cinquantaine de personnes à arrêter, juifs, communistes, résistants. Si certains policiers font du zèle, d'autres n'arrêtent que la personne recherchée, et ne reviennent que le lendemain arrêter le reste de la famille lui laissant ainsi le temps de fuir. Contrairement au CGQJ, son personnel est celui d'une administration traditionnelle. Ce service compte peu de sympathisants d'extrême droite mais il va subir une pression permanente de l'occupant. Au-delà de la machine administrative, Laurent Joly décortique les lettres de délation. Premier constat : près de 70 % des dénonciations sont anonymes. Celui qui signe appartient à un milieu plus aisé que celui qui garde l'anonymat : militant réputé, notable, commerçant installé, sûrs d'eux, ils apposent leurs noms. L'anonymat révèle le faible, le petit qui pour se grandir signent en se cachant derrière une étiquette : « une française », « une ouvrière indignée », « un voisin qui dit la vérité », « anonyme mais juste » ou souvent la notion de justice est mise en avant pour se justifier. Ce sentiment de justice pousse même certains juifs à en dénoncer d'autres en signant « une qui porte l'étoile ». Les délateurs signalent dans leurs lettres l'infraction « aux biens juifs » non déclarés, l'exercice d'emplois interdits ou le défaut du port de l'étoile. L'objectif de ces citoyens ordinaires est d'introduire leurs intérêts propres, leurs obsessions, fantasmes, jalousies ou vengeances, dans le cadre d'une politique antisémite. En juillet 1941, un jeune coiffeur sis rue Damré-

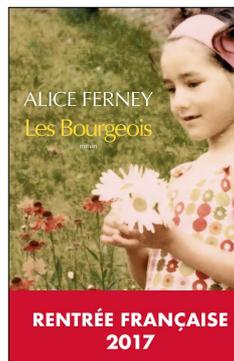
mont, dans le 18^e arrondissement de Paris, écrit deux lettres au CGQJ pour dénoncer la boutique de son concurrent juif qui continue ses activités : « *elles me font à moi, artisan arien français le plus grand tort* ». Arrêté, déporté en 1942, le coiffeur juif Icek Mendelsohn n'est pas revenu d'Auschwitz. Dans cette galerie de délateurs, l'auteur n'oublie pas de rappeler le rôle joué par les voisins, les concierges et les indicateurs dans les arrestations. Parmi les journaux antisémites, *Au pilori* contribue aussi aux arrestations en se livrant à des attaques *ad hominem*. Ce journal dénoncera ainsi la protection apportée par la fédération de natation à Alfred Nakache qui sera déporté à Auschwitz. Revenons aux chiffres : près de 90 % des juifs ont échappé à

la déportation mais 74 000 ont été déportés dont 38500 dans la seule région parisienne. Parmi eux, 5 175 ont été arrêtés par les services de police de la préfecture dont environ 2500 sur dénonciations. À ce chiffre, il faut ajouter les 3 000 dénonciations enregistrées au CGQJ. La délation n'est donc pas un phénomène de masse mais son rôle notamment dans les derniers mois de l'occupation a eu un rôle dévastateur. Lorsqu'il se rend pour la dernière fois au siège de la Gestapo en août 1944, l'inspecteur Beugin est apostrophé par l'officier SS : « *Vous êtes content, les Américains arrivent. Dites à vos compatriotes de ne pas être trop fiers car si nous avons travaillé, c'est grâce à leurs dénonciations* ».

Les Bourgeois

Alice Ferney, Actes Sud

Henri Bourgeois est né en 1895 et de son mariage avec Mathilde sont nés 10 enfants. Ayant reçu une éducation bourgeoise, catholique, basée sur le modèle patriarcal, les membres de la famille seront confrontés aux événements historiques et aux évolutions sociales du XX^e siècle. Comment faire face aux décisions contestables des dirigeants français lorsqu'on est militaire et très attaché au devoir patriotique ? Comment accepter l'arrivée de la contraception et de l'avortement, lorsqu'on a été élevé dans une famille nombreuse où chaque naissance est

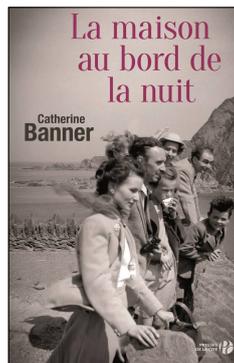


un cadeau de Dieu ? Comment réagir lorsque des jeunes décident de remettre en question les privilèges supposés indiscutables de sa classe sociale ? À travers cette famille, Alice Ferney nous propose une plongée dans la récente Histoire de France, de la 1^{ère} guerre mondiale aux attentats de *Charlie Hebdo*, en passant par la décolonisation et mai 68. Sans jugement, elle dresse un portrait de chacun, les personnalités étant façonnées par les événements vécus durant la jeunesse et aussi par sa place au sein de la fratrie. Alice Ferney mêle ainsi Histoire et histoires personnelles, dans un roman très joliment écrit.

La maison au bord de la nuit

Catherine Bannner, Presses de la cité

Envie d'ailleurs ? De vous retrouver peinard à la terrasse d'un café au large de la Sicile ? Qu'est ce qu'on vous offre ? *Un limoncello* ? *Un orancello* ? Et après, quelques boulettes de riz parfumées aux herbes avec des sardines ? Ça tombe bien, c'est ici que ça se passe. Vous êtes sur la terrasse de la *Maison au bord de la nuit* à quelques encablures de Palerme. Sur l'île de Castellamare et vous allez y rester pendant un siècle pour suivre une famille sur quatre générations avec un pont commun : faire vivre leur café. Tout commence avec l'arrivée d'Amadeo Esposito, un jeune médecin né en Toscane mais qui n'a pas trouvé d'autres lieux pour exercer son métier. Rien de plus normal, Amadeo est un enfant abandonné, sans fortune, et le maire de Castellamare est le seul à lui avoir proposé de venir travailler. Amadeo est le bienvenu car l'île est démunie de tout. Les habitants possèdent pour unique richesse quelques chèvres, des barques de pêche et Sant'Agata qu'ils prient à tout de bout de champ. Le bienvenu c'est quand même beaucoup dire, car l'île est aussi régie par *il conte* d'Isantu. Une sorte d'autocrate qui a tout pouvoir sans parler de l'unique automobile de Castellamare. Il faudrait aussi évoquer la comtesse, la belle Carmela qui s'emmerde à cent sous de l'heure dans son île. Une raison parfaitement valable pour séduire *il dottore* et pour lui dire que ce n'est pas la première fois qu'elle trompe son cocu de mari. Ce qui est ballot c'est que Carmela accouche le

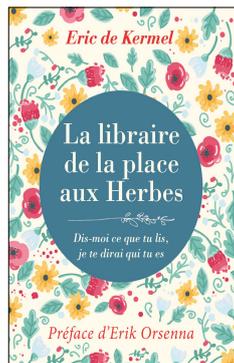


même jour que la femme qu'Amadeo a épousée entre-temps. Avouez qu'il y en a qui aime se compliquer la vie. Amadeo y gagne l'inimitié du comte qui lui interdit d'exercer la médecine. Pour faire vivre sa famille, Amadeo reprend le café du village. On va y suivre ses trois fils, puis sa fille Maria-Grazia, leurs enfants et les enfants de leurs enfants. Maria-Grazia est la plus intelligente. Elle le tient en partie de sa mère Pina, l'institutrice de l'île. Le temps passe. Le fascisme happe les jeunes garçons qu'il embrigade dans une organisation paramilitaire. Arrivent les premiers prisonniers politiques envoyés par Rome. Puis la guerre qui épargne l'île mais pas ses enfants envoyés combattre en Abyssinie. Robert, un parachutiste anglais rescapé du débarquement en Sicile, y trouve refuge. Il épouse longtemps après Maria-Grazia. L'île se développe après la guerre. Les habitants disposent désormais d'une liaison maritime avec la Sicile en lieu et place des barques des pêcheurs. Les touristes arrivent l'été, attirés par des découvertes archéologiques. La famille Esposito doit lutter contre la concurrence d'un hôtel beaucoup plus moderne. Maria-Grazia transforme le café. Après la radio qui avait fait son apparition avant-guerre, la télévision s'impose. Les deux fils de Maria-Grazia et de Robert sont destinés à perpétuer la tradition familiale. Mais la modernité attire de plus en plus les enfants loin de Castellamare. Allez donc savoir si le café traversera les difficultés économiques amenées par la banque qui finance désormais toute l'économie locale. Et qui appartient au fils du comte...

La librairie de la place aux herbes

Éric de Kernel, Eyrolles

Merde, un concurrent. Ou plutôt une concurrente qui prétend comme nous vous mettre sur la voie des bons bouquins. Mais qui n'a que ça à faire étant donné qu'elle est libraire dans la ville d'Uzès dans le Gard. Nathalie était prof de lettres à Paris. Elle adorait ses élèves. C'est pourquoi elle décide de les quitter. Enfin tranquille et au chaud parce que le soleil lui manquait, elle qui a grandi au Maroc. Pourtant elle raffole de Crozon d'où est originaire son mari. Mais vous connaissez le Finistère, quand il n'y pleut pas, il y flotte. Un coup à abîmer le papier. Alors direction Uzès, ses terrasses de café, son huile d'olive, sa fête de la truffe. Peinarde même si elle préfère le béluga. Elle rachète la librairie de la place aux Herbes, la retape. Coup de bol, Nathan son époux est architecte. Au boulot Nathan. Au boulot Hélène la voisine de la librairie qui était passée voir la nouvelle proprio. Au boulot Guillaume, le fils. On frotte, on ponce, on construit de nouvelles étagères en pin plutôt qu'en hêtre. Hêtre ou pas hêtre, cruelle dilemme pour une libraire. On ne garde que le tabouret et la vieille table où se trouvait la caisse de l'ancienne librairie. Et on ouvre. Difficile de dire si le décor y est pour quelque chose ou s'il faut mettre ça sur le dos de la libraire, mais les clients sont quand même zarbis. Prenez Cloé, adolescente, bientôt une femme, qui vient au magasin avec sa



mère. C'est plutôt sympa de partager ses choix de livres en famille. Sauf que Cloé ne choisit rien. Sa mère lui impose les bouquins. Du lourd : Lamartine, Hugo, Stendhal. Certes le temps a validé ces lectures, puisque leurs auteurs sont entrés dans l'histoire. Mais on pourrait peut-être varier les plaisirs. C'est ce que fait Cloé en revenant en loucedé au magasin pour se faire conseiller par Nathalie. Elle repart avec *La ferme africaine* de Karen Blixen ce que ne lui pardonne pas la darone. Mais elle est comme ça Nathalie, elle cherche toujours à faire le bien autour d'elle. Elle prête des livres à un client contraint de se reposer à Uzès avant de reprendre son pèlerinage. Elle approvisionne en guides touristiques Philippe qui s'empresse de les tester en partant au bout du monde. Elle apprend à lire à Leïla, la jeune vendeuse de fromages de chèvre. Elle ressuscite Tarik, le légionnaire serbe qui a sauté sur une mine en lui lisant des livres sur la nature. Elle réconcilie Bastien avec son père en phase terminale autour d'œuvres de Giono, de Christian Bobin et de Jean-Christophe Rufin. Très bon choix Rufin, qu'on vous a conseillé dans un précédent numéro. Sans lui on aurait fini par passer pour des ignares. Elle convainc Arthur de laisser tomber son poste de facteur pour devenir acteur et lui fait répéter *Andromaque*. Et quand on vous aura dit qu'Érik Orsenna a préfacé le livre, vous aurez compris qu'on ne peut lutter avec une telle concurrente.